

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 12 (1879)

Artikel: Une nouvelle édition des pensées de Blaise Pascal
Autor: Astié. J.-F. / Pascal, Blaise
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379254>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UNE NOUVELLE ÉDITION
DES
PENSÉES DE BLAISE PASCAL ¹

PAR
J.-F. ASTIÉ

Voici une bonne nouvelle pour les admirateurs de Pascal : encore une édition des *Pensées* ! Celle-ci réunit deux avantages qui semblent s'exclure : c'est à la fois une publication de luxe et un travail scientifique des plus importants.

On sait la révolution que l'édition de Faugère, en 1844, apporta dans l'étude des *Pensées*. Tout en proclamant les mérites de son prédécesseur, M. Molinier, qui y a regardé de plus près, remarque que ce qui a surtout manqué à son devancier, c'est le soin minutieux que doit avoir tout éditeur, et, plus que tout autre, l'éditeur des *Pensées*. « Ce ne sont pas les grosses fautes de lecture que nous reprocherons à M. Faugère, personne n'est à l'abri de pareilles erreurs, et malgré tout le soin que nous avons apporté à notre travail de collation, malgré le secours que nous ont prêté les éditions antérieures, nous en avons peut-être commis plus d'une ; ce que nous lui reprochons, c'est ce parti pris d'inexactitude perpétuelle ; quel'on

¹ *Les Pensées de Blaise Pascal*, texte revu sur le manuscrit autographe, avec une préface et des notes par Auguste Molinier. En deux volumes. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur.

compare telle page de notre édition avec la page correspondante de M. Faugère, et l'on verra l'effet que produisent à la longue ces légères altérations. Ainsi nous croyons que, dans la présente édition, le style de Pascal paraîtra plus archaïque, plus *seizième siècle* que partout ailleurs, caractère que devait nécessairement lui imprimer le long commerce de l'auteur avec Montaigne et Charron. »

M. Havet dans son édition ne s'est pas même préoccupé des inexactitudes de M. Faugère. Il s'est contenté du texte de 1844. « Cette édition Havet est un commentaire perpétuel, suivant le texte partout, donnant tous les éclaircissements et tous les rapprochements désirables. Œuvre d'un esprit vigoureux et sain, ce travail, à notre sens, n'a qu'un seul défaut, celui de vouloir trop souvent réfuter Pascal... Si, moins confiant dans les talents paléographiques de M. Faugère, M. Havet avait joint à son commentaire une étude attentive du manuscrit autographe, la présente édition n'aurait plus de raison d'être, et l'on pourrait regarder la sienne comme tout à fait définitive. »

C'est cette lacune laissée par son prédécesseur que M. Auguste Molinier se propose de combler. Il a donc mieux lu les manuscrits originaux que n'avaient fait les autres éditeurs; il nous fait par conséquent mieux connaître la pensée de l'auteur. « Les variantes les plus importantes ont été relevées et se trouvent en note à la fin du deuxième volume; on y retrouvera la trace des formes successives revêtues par les *Pensées* de Pascal, et l'on aura ainsi le curieux spectacle du laborieux enfantement de chacune d'elles.

» Quant à ce qui est de l'orthographe, nous avons scrupuleusement respecté celle de l'auteur partout où nous avons eu affaire à des fragments autographes; nous ne l'avons corrigée que là où la main inhabile de ses secrétaires avait commis de telles fautes, fait de tels contresens, qu'il eût été impossible de les laisser subsister. Pour la ponctuation, nous en avons mis le moins possible, suivant celle du manuscrit là où elle fournit un sens acceptable; on remarquera qu'avec notre système le style de Pascal change complètement de caractère; de court, de bref qu'il était, il devient plus orné, emploie des périodes longues et bien

développées, manière d'écrire qui paraît plus naturelle chez un élève de Montaigne, chez un écrivain du XVII^e siècle. »

M. Auguste Molinier est trop modeste quand il termine sa préface en disant qu'il espère que le public lettré reconnaîtra « que le texte de Pascal ne sort pas de nos mains tel que nous l'avions pris et que notre travail marque une nouvelle étape vers l'édition parfaite qu'attendent encore les *Pensées*. » La présente édition ne devient pas seulement indispensable aux lettrés, elle annule toutes les éditions vulgaires, qui ne peuvent plus avoir la prétention de reproduire le texte original, et elle demeure l'édition définitive jusqu'à ce qu'un admirateur de Pascal, mettant à profit les découvertes modernes, nous donne la reproduction photographique des petits papiers du penseur. Bien des lecteurs seraient fort heureux de pouvoir ainsi s'exercer à déchiffrer les manuscrits du grand homme et à corriger à leur tour les éditeurs. Il serait à désirer que le public accueillît assez favorablement la présente édition pour encourager la maison Alphonse Lemerre à se lancer dans une entreprise qui éveillerait les vives sympathies de tous les amis de Pascal.

Nous regrettons de n'avoir pas suffisamment fréquenté la présente édition pour être en mesure de signaler au lecteur la valeur des nombreuses leçons qu'elle présente. Voici quelques épis cueillis en passant et à la hâte sur la lisière d'un champ qui semble promettre une abondante moisson.

M. Molinier reconnaît qu'il est des passages de Pascal qui sont inintelligibles. C'est le cas du suivant : « Jamais on ne s'est fait martyriser pour les miracles qu'on dit avoir veus, car ceux que les Turs croient par tradition, la folie des hommes va peut-être jusqu'au martyre, mais non pour ceux qu'on a veus. » M. Faugère a lu et imprimé *les uns croient* au lieu de *les Turs croient* (!), II, 234. Le sens que donne cette fausse leçon est encore plus défectueux, et de plus la phrase est incorrecte. » Pag. 337, notes, vol. II.

« Si les miracles arrivent, on dit que les miracles ne suffisent pas sans la doctrine, et c'est une autre voye, pour blasphémer les miracles. » Faugère, II, 219, a lu *une autre vérité*, ce qui n'a aucun sens. « Le mot *vertu*, si on adoptait notre lecture,

aurait ici le sens de *moyen*, d'*occasion*. Peut-être ne faut-il accepter ni l'une ni l'autre leçon; vérification faite, nous serions disposé à lire *une autre voye*. Ce dernier mot est fréquemment employé par Pascal dans ce sens. »

Page 83, vol. II. « Les magiciens de Pharaon *n'induisoyent point à erreur*. M. Faugère, II, 218, a lu et imprimé : *ne séduisaient pas à erreur* (!). Cette leçon n'est pas même française. »

« Il n'y a presque plus que la France où il soit permis de dire que le concile est *au-dessous* du pape. » Pag. 113, vol. II. « Les éditions précédentes portent *au-dessus*. Notre leçon nous paraît plus admissible, puisqu'il s'agit de la tyrannie des jésuites, qui ont toujours tendu à mettre le pouvoir du pape au-dessus des conciles; il s'agit, d'ailleurs, de la persécution de Port-Royal, qui, condamné par le pape, en appelait au concile. » Notes, pag. 347.

« *Salomon de Tultie*. Ce nom bizarre n'avait pu être interprété par personne, quand un mot de M. Havet, dans sa première édition, mit M. Frédéric Chavannes, pasteur à Amsterdam, sur la voie d'une explication décisive; en effet, ce nom n'est autre chose que l'anagramme, lettre pour lettre, de *Louis de Montalte*. La même explication est encore proposée dans un article, signé Léon Bernard, publié dans le *Courrier d'Alençon*, numéros des 22 et 25 juillet 1871. L'auteur de ce dernier article ne paraît pas avoir connu la note mise par M. Havet dans sa seconde édition des *Pensées*. » Pag. 351, note, vol. II.

Nous renvoyons à l'ouvrage même pour une longue note sur les fameux mots de Pascal dans sa *Profession de foi* : « *Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur*. » M. Molinier pense que ces mots sont bien de Pascal, mais que le texte en a été mal fixé. Pag. 353, notes, vol. II.

Par contre, le nouvel éditeur ne voit dans le morceau *Abrégé de la vie de Jésus*, que la traduction d'un traité plus ancien sur la matière. « Le style de ce morceau est généralement négligé et semble calqué sur un texte en une autre langue; enfin le ton en général de l'ouvrage est languissant et terne et ne rappelle nullement le *Mystère de Jésus*, l'un des morceaux les plus passionnés que Pascal ait écrits. »

M. Auguste Molinier nous donne la physionomie du manuscrit renfermant le fameux passage *Disproportion de l'homme*, un des morceaux les plus célèbres et les plus achevés des *Pensées* : « Le manuscrit original est couvert de ratures, et c'est grâce à ces remaniements successifs que Pascal a obtenu ce style tout à la fois étudié et passionné. » Le grand passage « que l'homme regarde cette éclatante lumière, » a été remanié au moins trois fois par l'auteur, qui en a successivement corrigé les mots et les phrases. Pag. 225, notes, vol. II.

Voici comment le nouvel éditeur lit le fameux passage sur le *roseau pensant* :

« L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant, il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser, une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que celui qui le tue, parce qu'il sçait qu'il meurt et l'avantage que l'univers a sur lui. L'univers n'en sait rien. » Ce passage célèbre, ajoute M. Molinier, est un des rares fragments de l'autographe qui donne une ponctuation à peu près complète. On dirait que Pascal a prévu l'amphibologie de la dernière phrase et cherché à la prévenir. Nous adoptons sa ponctuation, qui d'ailleurs est la plus satisfaisante pour le sens. C'est à M. Havet que revient l'honneur de l'avoir établie. Les anciens éditeurs imprimaient : « Et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. » Pag. 245, vol. II, notes.

Voilà les quelques leçons nouvelles que nous avons pu saisir au passage. M. Havet a également constaté de nombreuses variantes entre l'ancien texte et le nouveau et en donnant la préférence au dernier. Nous en signalerons quelques-unes.

Les anciennes éditions disaient : « Et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très délicat. » Edition Astié, pag. 101, vol. II. — Molinier, vol. I, pag. 26. « Qu'une *pointe* très délicate. » *Pointe* vaut mieux que *point*, car *point* est une expression mathématique; un point est un indivisible qui ne peut pas être « très délicat. »

Cet état qui tient le milieu entre deux extrêmes se trouve en « toutes nos puissances. » Astié, pag. 107. — Molinier, pag. 31.

« En toutes nos *impuissances*, » et cette leçon s'accorde avec les deux alinéas suivants, remplis, en effet, d'une énumération d'impuissances.

« Le ton de voix impose aux plus sages et change un discours et un poème de *face*. » Astié, pag. 113. — Molinier, pag. 78. « Et change un discours et un poème de *force*. » Si cela n'est pas très bien dit, cela pourtant a plus de sens que l'autre leçon. »

« La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles que nos instruments sont trop émoussés pour y toucher exactement. » Astié, pag. 123. — Molinier, pag. 82. « Sont trop *mousses*. » Excellente leçon qui nous conserve un vieux mot et qui donne un bien meilleur sens.

« Au lieu qu'on ne voit *presque rien* de juste et d'injuste, etc. » Astié, pag. 136. — Molinier, pag. 91. « Au lieu qu'on ne voit rien de juste ou d'injuste. » Port-Royal n'avait pu copier cette phrase sans l'adoucir.

« On les accable d'affaires, de l'apprentissage des langues et des sciences. » Astié, pag. 155. — Molinier, pag. 56. De l'apprentissage des langues et d'*exercices*. « Les exercices sont encore une autre espèce de divertissement. »

« J'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. » Astié, pag. 256. — Molinier, pag. 49. « *J'ai découvert*. » Plus hardi et plus original, M. Molinier n'indique par cette correction dans ses notes.

« Ou à placer adroitement une balle. » Astié, pag. 164. — Molinier, pag. 62. « Une *barre*. » On lit dans le *Dictionnaire de l'Académie* : « *Jeter la barre, lancer la barre*, sorte de jeu auquel on s'exerçait autrefois et dont l'usage subsiste encore dans quelques provinces. »

« C'est un grand avantage que la qualité, qui, dès dix-huit ou vingt ans, met un homme en passe, connu et respecté, comme un autre pourrait avoir mérité à cinquante ans; c'est trente ans de gagnés sans peine. » Astié, pag. 146. — Molinier, pag. 103. « Que la *noblesse* est un grand avantage, qui, dès *dix-huit ans*, met un homme en passe, etc. » Port-Royal a

ajouté : « *ou vingt ans,* » pour l'exactitude du calcul; mais cette addition affaiblit le trait. Et puis pourquoi supprimer l'exclamation? Et pourquoi mettre « la qualité » au lieu de « la noblesse, » comme si ce dernier mot était sacré?

« Pour la faire remarquer avec plaisir (la vérité), il faut la voir faire naître. » Astié, pag. 164. — Molinier, pag. 60. « La faire naître, » c'est-à-dire la faire voir naissant, correction indispensable.

« Et qu'ensuite vous croyiez sûrement les choses que je vous enseigne. » Astié, pag. 228. — Molinier, pag. 279. « Et qu'ensuite vous croyiez *sciemment*. » M. Molinier dit lui-même qu'il n'est pas sûr de ce mot; mais d'une part il déclare la leçon *sûrement* « absolument inadmissible; » d'autre part, la leçon *sciemment* convient très bien pour le sens, car Pascal dit, au nom de la religion : « Je ne puis vous démontrer toutes les vérités que je vous enseigne, mais je vous ferai voir par des marques certaines que je suis de Dieu, et dès lors vous croirez sciemment, c'est-à-dire en connaissance de cause, les choses mêmes que je ne pourrai pas vous démontrer. »

« La grandeur de la sagesse qui n'est nulle (part) sinon en Dieu, est invisible aux charnels et aux gens d'esprit. » Astié, pag. 260. — Molinier, tom. II, pag. 22. « Qui n'est nulle, sinon de Dieu. » Cette leçon est bien préférable à l'autre, qui était d'ailleurs une conjecture plutôt qu'une leçon. Il n'est pas exact que la sagesse (comme Pascal entend ce mot) ne soit qu'en Dieu; elle est aussi dans ses saints, en qui il la met. Mais il est très vrai qu'il n'y a de sagesse, en ce sens, que celle qui est de Dieu, par opposition à la prétendue sagesse des gens d'esprit.

« Aux yeux du cœur *et* qui voient la sagesse. » Astié, pag. 261. — Molinier. « Aux yeux du cœur qui voient la sagesse. » Le *et* n'était pas seulement inutile, il gâtait la phrase.

« Mais qu'il est bien venu avec tout l'éclat de son ordre ! » Astié, pag. 261. — Molinier. « Mais il *y* est bien venu. » Cet *y* est nécessaire; il signifie : dans son règne de sainteté, par opposition à son règne de gloire à la fin du monde.

« Les prophètes ont prédit, mais n'ont pas été prédits. Les saints ensuite sont prédits, mais non prédisants. Jésus-Christ

est prédit et prédisant. » Astié, pag. 279. — Molinier, pag. 5. « Les saints ensuite prédits, non prédisants. Jésus-Christ prédit et prédisant. » Cela est bien autrement vif.

« Antiochus Œcus, roi de Syrie. » Astié, pag. 373. — Molinier, tom. II, pag. 220. « Antiochus Deus » ou Antiochus II; il n'y a pas d'Antiochus Œcus.

« La religion des juifs semblait exister essentiellement en la paternité d'Abraham, en la circoncision, aux sacrifices, aux cérémonies, en l'arche, au temple de Hiérusalem, et enfin en la loi et en l'Alliance de Moïse. Je dis qu'elle ne consistait en aucune de ces choses. » Astié, pag. 305. — Molinier, tom. I, pag. 304. « En l'arche, au temple, en Hiérusalem. » Cette correction importante est pleinement justifiée par la suite du morceau, qui contient un article sur chacun des points indiqués dans cette première phrase. On trouve en effet plus loin séparément l'article du temple : « Que le temple serait rejeté, etc., » et l'article de Jérusalem : « que Hiérusalem serait réprouvée et Rome admise. »

« L'ante-Christ et les faux prophètes parleront ouvertement contre Dieu et contre Jésus-Christ. » Le mot Christ est suivi d'un blanc. Astié, pag. 317. — Molinier, tom. II, pag. 75, remplit ce blanc par ces mots : « qui n'est point caché, » ce qui s'accorde très bien avec ce qui suit.

« En considérant l'Eglise comme unité, le pape quelconque est le chef, est comme tout. » Astié, pag. 261, vol. I. — Molinier, tom. II, pag. 113. « Le pape qui en est le chef. » L'autre leçon n'a pas de sens.

« Nous ne nous soutenons pas dans la vertu par notre propre force, mais par le contre-poids de ces deux vices opposés, comme nous demeurons debout entre deux vents contraires. » Astié, pag. 339, vol. I. — Molinier, tom. I, pag. 44. « Mais par le contre-poids de deux vices opposés, nous demeurons debout comme entre deux vents contraires. » C'est-à-dire comme fait un vaisseau entre deux vents.

« *Portentum* signifie . . . » en blanc. Astié, pag. 315, vol. 2. — Molinier, tom. II, pag. 86. « *Portentum* signifie *simulacres*. » Leçon excellente, car en cet endroit de Jérémie la Vulgate dit :

in portentibus gloriantur, ce qui paraît d'abord signifier : ils se glorifient dans leurs prodiges. Et comme il s'agit des gentils, les ennemis de Port-Royal en concluaient (contre le miracle de la sainte épine) que Dieu permet que les infidèles mêmes aient des miracles. Pascal répond que *in portentis* signifie : dans leurs idoles.

« Saint Augustin a dit formellement que les forces seraient ôtées au péché. » Astié, pag. 329, vol. I. — Molinier, tom. II, pag. 228 : « seraient ôtées au juste, » c'est-à-dire que le juste lui-même n'aurait pas la force d'accomplir les commandements, étant abandonné de la grâce. Voir la première *Provinciale*.

« Comme Dieu n'a pas rendu de famille plus heureuse, il faut aussi qu'il n'en trouve pas de plus reconnaissante. » Astié, pag. 299, vol. I. — Molinier, tom. II, pag. 89 : « qu'il fasse aussi qu'il n'en trouve pas. » Très belle leçon, où Pascal a mis toute sa foi janséniste à la grâce. Cette famille, pour qui Dieu a fait un miracle, il ne dépend pas d'elle d'être reconnaissante ; il faut que ce soit Dieu encore qui la fasse telle. »

Nous en avons dit assez pour faire pressentir l'importance de cette nouvelle édition. Malheureusement M. Molinier n'a pas lui-même signalé, dans ses notes, toutes les corrections qu'il a introduites dans le texte qu'il reproduit. Pour s'assurer de ne pas en avoir omis d'importantes, il faudrait un travail aussi considérable que celui de l'éditeur. M. Havet lui-même, dont nous venons de mettre à profit les travaux, ne prétend avoir fait qu'une étude incomplète. Le résultat auquel nous aboutissons est donc purement négatif : nous n'avons pas encore le texte définitif de Pascal dans nos éditions courantes. Disons-le nettement, pour parler avec M. Havet, toute autre édition demeure désormais sans valeur jusqu'à ce qu'on y ait introduit les corrections de M. Molinier, au moins sous la forme d'un *errata* à la fin du livre.

En attendant que ce travail important se fasse, nous serions heureux d'ouvrir nos colonnes à ceux qui, possédant le loisir et les aptitudes nécessaires, voudraient bien introduire dans le texte reçu les variantes proposées par M. Auguste Molinier. Outre les deux beaux volumes de ce nouvel éditeur, il faudrait

tenir compte de l'article de M. Havet, publié dans la livraison du 24 mai 1879 de la *Revue politique et littéraire*. M. Havet lui-même indique comme source des rapprochements qu'il signale une série d'articles du *Journal de l'instruction publique* du 1^{er} décembre 1877 au 5 janvier 1878, sous ce titre : *Etude critique sur le texte des Pensées de Pascal*. L'auteur de cette étude, qui signe E. P., avait trouvé de son côté, en étudiant le manuscrit autographe, plusieurs corrections à faire, mais il a été devancé par M. Molinier, dont le premier volume avait déjà paru à l'insu de E. P. quand celui-ci écrivait son *Etude critique*.

II

On voit que c'est au plus grand profit des admirateurs de Pascal, jaloux de posséder la pensée du maître dans toute son intégrité, que M. Auguste Molinier s'est émancipé de la tradition reçue quant à la reproduction du texte des précieux fragments. Le succès avec lequel il s'est tiré de cette entreprise délicate et laborieuse nous fait vivement regretter que le nouvel éditeur n'ait pas usé de la même liberté lorsqu'il a dû arrêter l'ordre, le plan dans lequel il nous présenterait les *Pensées*. L'éditeur a fort bien proclamé le droit d'un plan scientifique, avec ses lacunes, son incohérence inévitable, je dirai presque ses rudesses. « Les anciennes éditions, avec leur apparente régularité, dit fort bien M. Molinier, la suite à peu près satisfaisante établie entre les divers fragments, leur titre net, sont, au point de vue littéraire, beaucoup plus agréables à pratiquer; elles satisfont le lecteur bien plus qu'une édition fragmentée et dans laquelle la pensée est sans cesse interrompue, l'esprit arrêté, la phrase laissée à l'état d'ébauche. Nous ne nous cachons pas que pour beaucoup de personnes il en résulte une certaine gêne; mais n'est-ce pas le véritable procédé scientifique? ne vaut-il pas mieux, au risque de choquer le goût délicat de quelques-uns, tout essayer pour rendre à l'ouvrage de Pascal sa physionomie primitive? Qu'on y réfléchisse un peu, et tout homme sincère admettra que ce second système est infiniment préférable à l'autre, qu'il met Pascal directement en face du

lecteur, qu'il laisse moins que tout autre place aux idées personnelles de l'éditeur. »

Au lieu de mettre en pratique ces principes excellents, M. Molinier se contente d'adopter le plan de M. Faugère, sans le contrôler, bien qu'il le tienne au fond plutôt pour le moins mauvais que pour le meilleur. Ce manque de hardiesse de la part du nouvel éditeur a d'autant plus lieu de surprendre, « qu'il ne faut pas croire, selon lui, que le plan en question soit une chimère ; il existe, attesté par les titres de certains fragments, par de précieuses indications sur l'ordre que Pascal comptait suivre, et des témoignages contemporains viennent ici confirmer ces brèves indications. » Il aurait fallu ajouter, pour être complet, que nous retrouvons chez Pascal lui-même les traces de plusieurs plans. C'est ce que M. Auguste Molinier reconnaît expressément lorsqu'après avoir donné sous ce chef, *Preuves de la religion*, le plan de Pascal : *morale, doctrine, miracles, prophéties, figures* (vol. II, pag. 310), il ajoute en note : « L'ordre indiqué par Pascal pour l'exposition des preuves de la religion ne paraît pas avoir jamais été suivi par lui. » Vol. II, pag. 322. Mais c'est déjà quelque chose, c'est même beaucoup que cet ordre-là se soit présenté à l'esprit du grand chrétien. Quel était alors le droit, le devoir dirai-je, d'un éditeur impartial, indépendant, appelé à présenter au public les fragments d'une œuvre inachevée ? Comme le dit fort bien M. Auguste Molinier, l'éditeur devait laisser le moins de place possible à ses idées personnelles. Pour arriver là, il y avait une méthode unique mais sûre. Il fallait, si j'ose ainsi dire, provoquer une espèce de précipité intellectuel entre ces fragments pieusement recueillis et puis les ranger en suivant l'ordre dans lequel ils se seraient eux-mêmes classés. On était sûr de retrouver ainsi, non pas des ébauches, des tâtonnements, mais le plan authentique que Pascal même *aurait dû adopter* s'il eût senti toute la haute portée de son œuvre, apprécié la valeur respective des pierres diverses qui devaient entrer dans la construction de l'édifice.

Mais pour en arriver là il fallait faire un pas de plus : il convenait de se rendre compte de l'idée mère de toute la tendance

de Pascal, du principe central autour duquel devait s'effectuer le précipité. Nous arrivons à la principale lacune du travail si précieux de M. Molinier. Il a évidemment, je ne dirai pas, manqué de hardiesse, mais suivi avec trop de confiance les sentiers battus. Comment en douter quand on l'entend dire : « Le système théologique que Pascal a exposé dans la deuxième partie des *Pensées* est avant tout janséniste. » (Préface, XL, vol. I.) Passe encore pour le *système théologique*, si vous y tenez ; mais il y a avant tout la religion de Pascal qui n'est ni janséniste, ni catholique, ni protestante, mais qui dépasse de cent coudées les *credo* de toutes les sectes avec leurs systèmes boiteux et branlants. Comment se fait-il que M. Auguste Molinier, qui ne peut manquer d'être initié aux méthodes de la critique moderne, ait oublié d'en faire bénéficier son auteur ? Sans doute Pascal appartient à sa secte, à son parti dont il est l'ornement et la gloire ; il est janséniste ; mais il est avant tout un grand chrétien, une âme sincère, un penseur profond, et par ces côtés-là il fait éclater les bandelettes du jansénisme dans lesquelles il s'est trouvé pris par l'accident de la naissance. Il est vraiment surprenant que M. Auguste Molinier ne se soit pas donné la peine de distinguer entre les vérités religieuses permanentes, éternelles dont Pascal était le représentant passionné, et le lit de Procuste étroit, nécessairement temporaire du jansénisme, dans lequel il essaie de les faire tenir. En entrant dans cette voie, peut-être après bien d'autres, aurait-il trouvé dans les fragments de Pascal les principes de *plusieurs* apologies du christianisme. Mais son devoir d'éditeur impartial, désintéressé, aurait été alors de s'attacher, comme donnant le ton, à celle de ces apologies qui est vraiment originale. Ce choix est d'autant plus imposé que seul il laisse leur valeur respective aux preuves d'une nature subordonnée et relative.

Cette apologétique vraiment originale est familière aux admirateurs modernes de Pascal parmi nous. Pour la résumer en un mot, nous dirons qu'elle a découvert un moyen populaire, facile, court de mettre l'âme humaine directement en rapport avec l'Évangile sans faire appel à la méthode autori-

taire, soit des catholiques, qui en appellent à l'Eglise, soit des protestants, qui s'en réfèrent à la sainte Ecriture. Sans doute, Pascal en appelle aux *miracles*, aux *prophéties*, aux *figuratifs* ; mais ce sont là des preuves subsidiaires, accessoires, *exclusivement à l'usage des convaincus*. Inadvertance curieuse et bien caractéristique ! dans la table des matières de l'édition de M. Auguste Molinier, nous n'avons pas su découvrir de rubrique ayant pour titre *des moyens d'arriver à la foi*. Mais c'est là une question capitale, décisive, lorsqu'il s'agit de faire l'apologie du christianisme. Si le nouvel éditeur veut bien peser les pensées que ses prédécesseurs rangent sous ce chef, le grand chrétien ne peut manquer de lui apparaître sous un jour tout nouveau. Pascal n'a du reste pas fait mystère de sa nouvelle méthode : il la proclame à haute et intelligible voix, afin que nul n'en ignore. « Il y a, dit-il, trois moyens de croire : la raison, la coutume, l'inspiration... La religion chrétienne, qui seule a la raison, n'admet pas pour ses vrais enfants ceux qui croient sans inspiration : ce n'est pas qu'elle exclue la raison et la coutume, au contraire ; mais il faut ouvrir son esprit aux preuves, s'y conformer par la coutume ; mais s'offrir par les humiliations aux inspirations, qui seules peuvent faire le vrai et salutaire effet *ne evacuetur crux Christi*. » (1 Cor. I, 17.)

Cette subordination des preuves et de la coutume à ce que Pascal appelle l'inspiration, est décisive. N'est-ce pas nous dire assez clairement que tout dans son apologétique devait dépendre du contact moral et religieux qui s'établit entre l'âme et Dieu, et qui décide du sort de chacun ? Au surplus, Pascal ne laisse aucun doute sur ce qu'il faut entendre par l'inspiration. « Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point : on le sait en mille choses. Je dis que le cœur aime l'être universel naturellement et soi-même naturellement, selon qu'il s'y adonne ; et il se durcit contre l'un ou l'autre à son choix. Vous avez rejeté l'un et conservé l'autre : est-ce par raison que vous aimez?... »

« ... C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison. »
« La foi est un don de Dieu, ne croyez pas que nous disions

que c'est un don de raisonnement. Les autres religions ne disent pas cela de leur foi ; elles ne donnaient que le raisonnement pour y arriver, qui n'y mène pas néanmoins. »

« Ceux qui croient sans avoir lu les Testaments, c'est parce qu'ils ont une disposition intérieure toute sainte, et que ce qu'ils entendent dire de notre religion y est conforme. »

Il n'en faut pas davantage pour persuader des hommes qui ont cette disposition dans le cœur, et qui ont cette connaissance de leur devoir et de leur incapacité.

« Ceux que nous voyons chrétiens sans la connaissance des prophéties et des preuves ne laissent pas d'en juger aussi bien que ceux qui ont cette connaissance. Ils en jugent par le cœur, comme les autres en jugent par l'esprit. C'est Dieu lui-même qui les incline à croire ; et ainsi ils sont très efficacement persuadés. »

Voici maintenant la valeur des preuves dites externes, pour ceux qui ont commencé par se convaincre de la vérité de l'Évangile par la bonne méthode, celle de l'inspiration. « J'avoue bien qu'un de ces chrétiens qui croient sans preuves n'aura peut-être pas de quoi convaincre un infidèle qui en dira autant de soi. Mais ceux qui savent les preuves de la religion prouvent sans difficulté que ce fidèle est véritablement inspiré de Dieu, quoiqu'il ne pût le prouver lui-même. Car Dieu ayant dit dans ses prophètes (qui sont indubitablement prophètes) que dans le règne de Jésus-Christ il répandrait son esprit sur les nations, et que les fils, les filles et les enfants de l'Église prophétiseraient, il est sans doute que l'esprit de Dieu est sur ceux-là, et qu'il n'est point sur les autres. » Peut-on dire plus clairement que les preuves externes dites rationnelles sont à l'usage exclusif des hommes déjà convaincus et ne peuvent servir qu'à légitimer leur foi en face des adversaires ? Et puis avez-vous remarqué comment Pascal insiste sur la promesse faite par Dieu d'être, au moyen de son Esprit, *toujours avec les fidèles jusqu'à la fin des siècles* ? C'est là rompre avec toute fausse autorité extérieure pour se fier à ce Saint-Esprit de Dieu qui a été la terreur des hommes sages et sobres dans toutes les églises. Il est étrange de voir comment la peur des

enthousiastes, hélas ! trop souvent rares, impuissants, vite refroidis eux-mêmes, a rivé la dogmatique chrétienne à des habitudes d'esprit étrangères à notre culture et qu'il aurait fallu se hâter de traverser promptement, pour aboutir aux conceptions plus larges, plus évangéliques réclamées par le spiritualisme chrétien.

En prononçant ces paroles et bien d'autres, Pascal a rompu avec son époque, janséniste, catholique, ou protestante. Il est devenu le père de cette mystique rationnelle à laquelle appartient l'avenir religieux de notre Occident, si le christianisme doit avoir un avenir dans nos contrées, je dis un avenir religieux, et ne pas descendre au rang de fétichisme, de vulgaire superstition liturgique dont on se transmet d'autant plus fidèlement les formules, censées douées d'une force magique, qu'on a plus perdu le secret de sa vraie force de rénovation et de vie.

Voilà pourquoi Pascal est devenu l'écrivain de prédilection des protestants qu'il n'aimait guère. Dans tous les moments critiques il a été défendu, non par les protestants catholiques qui perdent leur temps à se disputer avec Rome en vrais frères ennemis, autour de la question d'autorité, alors que le monde leur échappe aux uns et aux autres, mais par ces protestants de l'avenir appelés à grouper autour d'eux tous ceux qui croiront encore à un christianisme spirituel et libre. Il est surprenant que M. Auguste Molinier n'ait pas aperçu tout ce côté si important de son sujet. Ce point de vue présente l'auteur des *Pensées* sous un jour éminemment nouveau et original en transformant ce janséniste anxieux, maladif, presque sectaire, en prophète d'un glorieux avenir réservé encore à l'Eglise. Et cependant Sainte-Beuve, que M. Auguste Molinier trouve si pondéré, si équitable, à l'endroit de Pascal, n'a eu garde de méconnaître le lien étroit qui rattache l'auteur des *Pensées* aux plus avancés, aux plus protestants d'entre les protestants. Il n'est qu'une explication de cette inadvertance regrettable. Le nouvel éditeur, se renfermant trop exclusivement dans son rôle de critique littéraire, de déchiffreur de respectables manuscrits, n'aura pas cru devoir aborder les questions théologiques. C'est là beaucoup trop de modestie et de ré-

serve. Il n'y a rien de tel qu'un laïque d'esprit et de cœur pour trancher certains nœuds gordiens autour desquels les experts, les hommes du métier, s'attardent comme à plaisir depuis des siècles. Si M. Molinier s'était moins interdit d'aborder le fond des problèmes, il n'aurait pu passer sous silence l'ouvrage de Vinet sur Pascal, qu'il doit avoir connu au moins par Sainte-Beuve.

Grâce à cette réserve excessive, M. Molinier tombe dans certaines méprises que ses confrères en admiration pour Pascal seront tentés de prendre pour de criantes hérésies. On en jugera par la note suivante qui lui est inspirée par le rôle exagéré que Pascal fait jouer à la doctrine du péché originel. « Ici commence, dit-il, la partie la plus originale, mais aussi la plus fautive du raisonnement de Pascal. Jamais raisonnement déductif plus rigoureux n'a été employé en théologie, mais jamais aussi on n'a raisonné plus fausement. Voici son argumentation dépouillée de sa forme oratoire :

» *L'homme est double et corrompu ; or le dogme du péché originel rend compte de cette duplicité et de cette corruption ; donc ce dogme et par suite la religion chrétienne sont vrais.* C'est là une pétition de principe ; la majeure du raisonnement n'est pas prouvée ; c'est une opinion philosophique, ce n'est pas une vérité qui s'impose. On peut soutenir que l'homme est l'être le plus parfait de la création, ou même un être parfait absolument ; en pareille matière tout dépend de la tournure d'esprit du raisonneur. (Voyez Panglos et Martin, dans *Candide*.) Ce n'est donc pas une vérité mathématique, comme par exemple que les trois angles d'un triangle quelconque sont égaux à deux droits. Si nous passons à la mineure, nous verrons qu'elle pêche en plusieurs points ; le dogme en question n'appartient qu'à une race humaine, à une des trois cents et quelques religions qui se partagent la terre ; il n'a pas toujours été adopté, il n'est pas adopté par tous les hommes actuellement vivants. Nous ne disons rien de l'éternelle querelle entre optimistes et pessimistes. Remarquons seulement que ce n'est pas la peine de soumettre ses croyances religieuses à un raisonnement rigoureux, comme le fait Pascal, pour arriver à de

pareils sophismes. Il serait plus simple de se contenter de croire, sans essayer de donner la raison de sa foi. »

M. Auguste Molinier rencontrera sans peine, parmi les protestants du moins et cela d'entre les chrétiens les plus fervents, beaucoup d'hommes qui lui abandonneront, de la meilleure grâce du monde, ce qu'il appelle la mineure du syllogisme de Pascal. Nous ne dirons pas que c'est là le côté temporaire et janséniste du raisonnement de Pascal, puisqu'il est bien connu que l'Eglise a professé de bonne heure cette doctrine. Mais cette doctrine, comme toutes les doctrines, n'est qu'une simple explication humaine d'un fait d'ordre supérieur qui s'impose. Toute explication de ce genre ne vaut donc que jusqu'à ce qu'on en ait trouvé de meilleures. Ce n'est pas à dire que ce moment soit déjà venu ; peut-être ne viendra-t-il jamais. Mais il vaudrait encore mieux se passer de toute explication que d'en accepter une risquant de compromettre la réalité du fait capital dont elle doit rendre compte. C'est un peu là le point où en sont bien des penseurs. Les experts en ces matières sont venus fort à propos au secours des doutes soulevés par les dogmaticiens. Ce n'est un mystère pour personne que, d'après certains hébraïsants, — et qu'il soit bien entendu que nous n'entendons-nous mettre sur les bras aucune querelle d'aucun genre avec les représentants d'aucune école, — le récit idyllique de la Genèse serait tout simplement, un produit relativement assez récent de la réflexion philosophique, s'attaquant au problème ardu de l'origine du mal moral. Encore une fois, nous ne voulons pas nous mêler de choses qui ne nous regardent en rien ; nous avons à la hâte saisi quelques mots au vol, en écoutant aux portes. C'est à M. Aug. Molinier que notre discours s'adresse exclusivement. Il aura évidemment compris qu'en ces matières il importe de distinguer, avec le plus grand soin, entre le fait et l'explication qu'on en donne. Or, si les chrétiens diffèrent entre eux quant à l'explication du mal par le péché originel, ils sont tous d'accord pour affirmer la double nature de l'homme, ce qu'il appelle, lui, la majeure du syllogisme de Pascal. Si c'était le lieu et le moment, il serait fort aisé d'établir que, bien compris, les sectateurs « des trois cents et quel-

ques religions qui se partagent la terre » ne tiennent pas sur cet article un autre langage que le janséniste le plus étroit. Nous nous permettons de renvoyer sur ce point capital à un publiciste non suspect de jansénisme, à Benjamin Constant, dans son ouvrage sur la religion. Les religions n'ont pas en effet d'autre raison d'être que l'existence de cette double nature de l'homme. Faites disparaître le vif sentiment de ce fait et toutes les religions tombent du même coup. Celui qui n'a pas connu pratiquement cette lutte entre les deux natures manque de la condition indispensable pour comprendre le premier mot des choses religieuses. La religion naît, en effet, de cette oscillation constante de l'homme entre ces deux natures hostiles qui se disputent le gouvernement de sa vie. Les religions diffèrent quant à la manière de comprendre et d'expliquer la nature humaine, mais elles plongent toutes plus ou moins leurs racines dans la douloureuse expérience du mal, du péché, qui ne cesse, en tout pays et en tout climat, de s'imposer à l'humanité entière. C'est pour cela que l'homme est et demeure un être religieux. M. Auguste Molinier appartient incontestablement à cette immense confrérie. Aussi devons-nous mettre sur le compte d'une heure de distraction l'appel aux mathématiques et surtout à l'école de Voltaire, pour laquelle toutes ces questions ne constituent qu'un affreux galimatias. M. Auguste Molinier, ne s'offensera pas, il verra au contraire une preuve de la haute estime que nous inspire sa belle édition des *Pensées*, quand nous dirons que l'intervention de Panglos en cette affaire est vraiment une tache et qu'il doit profiter de la première occasion pour la faire disparaître. En tout ceci nous ne parlons ni en janséniste ni en puritain calviniste. Le devoir de ne pas confondre les genres est une des premières règles de toute bonne littérature, surtout en français. M. Molinier ne l'a-t-il pas un peu oublié quand il fait intervenir l'autorité du génie le moins religieux de notre pays dans l'appréciation de l'œuvre la plus franchement chrétienne que nous possédions en français ?

Voici un autre inconvénient grave se rattachant de fort près au précédent. Le nouvel éditeur des *Pensées* ne se trompe pas

seulement quant au plan du livre à restituer, mais aussi pour ce qui tient à la valeur respective de chacune des parties. Comment l'école de Pascal ne verrait-elle pas une seconde hérésie des plus graves dans les lignes suivantes qui accompagnent le passage sur *le mystère de Jésus-Christ*? « Ce morceau tout mystique est une sorte d'élévation de Pascal vers Jésus-Christ; on le rattache aux *Pensées* parce qu'il se trouve dans le manuscrit autographe, *mais il n'en fait pas réellement partie*¹. »

Pour tenir ce langage, il faut oublier que la religion, la théologie de Pascal n'est autre chose, dans son essence la plus intime, qu'une union mystique de l'âme avec Jésus-Christ; c'est en cela que l'auteur des *Pensées* dépasse tous ses prédécesseurs, en se plaçant à une hauteur que ceux qui sont venus après lui sont loin d'avoir atteinte. A ses yeux Jésus-Christ est tout le christianisme. Pour les théologiens autoritaires, catholiques ou protestants, la christologie n'est qu'une doctrine *comme tant d'autres*, qui doit être reçue sur la foi de preuves externes. D'après l'école de Pascal, il faut commencer par entrer en communion vivante et personnelle avec Jésus-Christ le réparateur de l'humaine misère : ce fait est la porte d'entrée de l'Évangile ; avant d'être passé par là on ne l'a pas compris, et c'est cette autorité spirituelle de Jésus-Christ, s'imposant à l'âme, qui seule donne la clef de tous les autres éléments que la religion peut renfermer : ceux-ci n'ont de valeur et d'autorité qu'en tant qu'ils reflètent plus ou moins la personne de Jésus-Christ. Bien loin donc de plaider les circonstances atténuantes quand il s'agit d'introduire le passage sur le mystère de Jésus-Christ, il faut lui réserver la place d'honneur, en faire la clef de voûte de tout l'édifice des *Pen-*

¹ M. Molinier est beaucoup mieux inspiré quand il fait la même remarque au sujet de l'article des miracles : « La plupart des pensées, dit-il, qui composent ce chapitre et le suivant ne font plus réellement partie de l'ouvrage projeté par Pascal. Ce sont des notes souvent obscures et très incomplètes, prises par lui pour justifier le miracle de la sainte épine, nié et discuté par les ennemis de Port-Royal, et pour répondre aux critiques des *Lettres à un provincial*. Ces notes se trouvent presque toutes dans le manuscrit autographe; elles sont généralement très difficiles à lire. »

sées. Pascal, du reste, s'est clairement expliqué sur la place que la personne de Jésus-Christ occupe dans sa conception religieuse : « Hors de Jésus-Christ nous ne scavons, dit-il, ce que c'est ni que notre vie ni que notre mort ny que Dieu, ny que nous mêmes. Ainsi dans l'Écriture, *qui n'a que Jésus-Christ pour objet* (qu'on veuille bien méditer la portée et la hardiesse de cette déclaration) nous ne cognoissons rien et ne voyons qu'obscurité et confusion dans la nature de Dieu et dans la propre nature... mais par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, on prouve Dieu et on enseigne la morale et la doctrine. Jésus-Christ est donc le véritable Dieu des hommes... Sans Jésus-Christ le monde ne subsisterait pas, car il faudrait ou qu'il fust destruit ou qu'il fust comme un enfer. » — Jésus-Christ que « les deux Testaments regardent, l'ancien comme son attente, le nouveau comme son modèle, tous deux comme leur centre. »

Mais à quoi bon multiplier les citations? Nous prêchons des convertis dans la personne de nos lecteurs, tandis que M. Auguste Molinier risque de ne pas comprendre notre préoccupation, faute de s'être placé au point de vue nécessaire pour contempler l'édifice des *Pensées* dans sa simplicité et sa majestueuse grandeur. Et cependant ce point de vue indispensable, Pascal lui-même avait pris soin de l'indiquer. On ne juge pas de ces choses-là du dehors, dit-il quelque part; entrez et vous comprendrez. Or M. Auguste Molinier, par une réserve excessive, se tient obstinément dehors, fort près de la porte, il est vrai, mais enfin il n'entre pas. Il est regrettable qu'oubliant une autre pensée de Pascal qui demande qu'on soit avant tout non pas spécialiste, mais honnête homme, il n'ait pas un instant abdiqué son caractère d'élève de l'école des chartes, sa mission de paléographe, pour apprécier, goûter simplement comme tout le monde ce qu'il avait recueilli.

Malgré cette lacune, qui est décisive, M. Molinier est bien près d'avoir mis la main sur le vrai plan des *Pensées*. Nous nous permettons de voir dans ce fait une preuve nouvelle que cet ordre-là devait s'imposer et par les preuves externes et par les preuves internes découlant de la nature même du sujet.

« Pascal, dit-il, commença par rechercher quelles étaient les preuves les plus propres à persuader les hommes et par montrer que la religion était, à ce point de vue, aussi probable que les choses les plus indubitables. » C'est pour tenir compte de ce fait que, dans notre édition des *Pensées*, nous avons mis, en guise d'introduction, divers opuscules traitant du problème de la connaissance. Ces traités, dont la liaison avec les *Pensées* a échappé aux autres éditeurs, s'y rattachent au contraire d'une manière fort étroite. Il est tout naturel, comme le remarque M. Molinier, que Pascal s'occupe, d'une manière générale, « des preuves les plus propres à persuader les hommes, » avant de montrer « que la religion était à ce point de vue aussi probable que les choses les plus indubitables. » C'est en obéissant à la même préoccupation que nous avons groupé, dans le premier chapitre de la seconde partie, sous le titre de *Caractères de la vraie religion*, toutes les pensées tendant à établir que le christianisme répond bien à ce que la raison humaine est en droit d'exiger de la religion vraie.

Mais revenons à M. Molinier. « Passant ensuite à l'étude de l'homme, Pascal en indique, sous une forme saisissante, toutes les contradictions, la grandeur, la bassesse, etc. Il étudie ensuite les systèmes des philosophes, et en prouve l'inanité ; il étudie les religions, et en démontre la fausseté, la vanité. » Jusqu'ici tout est bien. Mais pourquoi, après avoir administré la preuve négative, ajourner ensuite la preuve positive ? C'est au moment où Pascal vient de décrire les misères de ce grand seigneur dépossédé appelé l'homme qu'il convient de le mettre en contact avec le réparateur Jésus-Christ, dont nous parle l'Écriture. M. Auguste Molinier essaye bien de suivre cette marche, mais, au lieu de nous présenter directement le contenu, il se croit obligé de se placer au bénéfice de l'autorité du contenant. Comme bien d'autres, il s'imagine que l'on va de l'Écriture à Jésus-Christ, tandis qu'en réalité on va de Jésus-Christ à l'Écriture. Ce n'est que pour celui qui a compris et reçu le Rédempteur qu'un reflet de sa gloire se répand subitement sur tout ce qui le prépare et l'annonce. En cédant à cette illusion d'optique si commune, que M. Auguste Molinier nous le par-

donne, il s'est une fois de plus montré disciple de Pascal encore plus selon la lettre que selon l'esprit.

III

Nous serions vraiment désolé si on voulait s'autoriser des observations qui précèdent pour ranger le nouvel éditeur parmi les adversaires religieux des *Pensées*; c'est le contraire qui est le vrai. Au surplus M. Molinier s'en explique clairement. « Ayant eu, dit-il, après tant d'autres, à étudier ce livre singulier, nous espérons démontrer que Pascal n'a jamais été sceptique que par méthode, qu'il y eut rarement des opinions religieuses plus ardentes que les siennes et que jamais on n'écrivit un livre plus chrétien que les *Pensées*. Heureux si nous pouvons persuader quelques-uns de nos lecteurs et leur faire partager notre conviction. »

Au fait, toutes nos remarques reviennent à une seule. Nous sommes si reconnaissant envers M. Auguste Molinier de nous avoir donné le vrai texte de Pascal que nous n'avons pu nous empêcher d'exprimer le regret qu'il ne se soit pas également émancipé à d'autres égards. Il fallait chercher à découvrir le véritable esprit du livre; cet esprit seul peut indiquer de quelle façon il convient de classer les *Pensées*. Nous ne croirions pas avoir exprimé toute la reconnaissance que nous éprouvons pour le nouvel éditeur si nous ne reproduisions ici, dans leur intégrité, les pages dans lesquelles il discute la question du scepticisme de Pascal.

« Voici, à ce qu'il me semble, les principaux arguments que peuvent invoquer les partisans du scepticisme réel de Pascal. Ils parlent de l'incohérence, des contradictions qu'on trouve dans certaines parties des *Pensées*, de la véhémence avec laquelle Pascal agite toutes ces questions; enfin, ils citent certains passages qui, à première vue, paraissent inexplicables, à moins d'y voir l'œuvre d'un sceptique.

» Avant tout qu'on nous permette une observation générale: quand on étudie les *Pensées*, on ne doit pas oublier qu'elles ne constituent pas tant un livre que les matériaux d'un livre.

L'apparence que prennent ces fragments dans une édition critique, où tous les passages analogues ont été soigneusement rapprochés, et souvent, dans les éditions anciennes, plus ou moins habilement soudés, est de nature à tromper le lecteur. Il faut se figurer tous ces fragments tels qu'ils existent dans le manuscrit original, écrit sur des papiers de différentes grandeurs, à des époques diverses, y voir des notes prises par Pascal en vue de son travail, des portions de développement, des indications d'arguments à examiner, plutôt qu'une œuvre méthodique et d'une seule haleine.

» Autre observation qui a aussi sa valeur. Quand on lit une pensée de Pascal, il ne faut pas la regarder tout d'abord comme une pensée absolument personnelle; ce peut être une note destinée à lui rappeler une objection à laquelle il comptait répondre plus tard, une exclamation passionnée qu'il prête à un interlocuteur imaginaire dont il veut forcer la conviction. En effet, il le dit lui-même, il comptait faire non un livre dogmatique savamment et pesamment distribué, mais un ouvrage dans le genre des *Essais* de Montaigne, avec dialogues, lettres, etc. C'aurait été une œuvre plus longue, mais écrite par moment avec ce ton aisé, cette variété de style qui font le grand charme des *Provinciales*.

» On conçoit donc facilement que des pensées telles que celle-ci : « Celui-là est heureux qui peut avoir la foi, » ne peuvent être alléguées par les partisans du scepticisme de Pascal; il faudrait prouver d'abord que ce n'est pas une objection à laquelle il va répondre, qu'il ne place pas ces paroles dans la bouche d'un interlocuteur; qu'enfin ce n'est pas le seul fragment aujourd'hui existant d'un développement beaucoup plus étendu : objections dont il est difficile de prouver entièrement la légitimité, mais qu'il est tout aussi impossible de réfuter, et qui par cela même sont et seront toujours invincibles.

» C'est donc ailleurs, dans des passages absolument indiscutables, notoirement écrits et pensés par Pascal, que les partisans de l'opinion que nous discutons doivent aller chercher leurs preuves. Or presque tous les fragments où l'on retrouve trace de scepticisme sont empruntés à Montaigne ou inspirés

par lui ; tantôt l'emprunt est à peu près textuel, tantôt c'est une paraphrase éloquente, en style soigné, de telle ou telle citation latine fournie par le même auteur. Il n'y a dans toute cette partie que deux choses qui appartiennent en propre à Pascal. L'une est le style dont il enveloppe la pensée souvent hésitante de son prédécesseur, l'idée indécise et flottante du véritable sceptique qui devient, sous sa plume, nette, brillante, acérée et presque dogmatique ; Pascal nie comme d'autres affirment ; il porte dans le pyrrhonisme cette hardiesse de doctrine, ce ton tranchant qu'on retrouve dans la seconde partie de son œuvre. L'autre est la passion avec laquelle il s'exprime, passion qui laisse bien loin derrière elle le ton indolent, le laisser aller, l'ironie moqueuse avec laquelle Montaigne agite toutes les questions.

» Les critiques dont nous condamnons le système ont allégué cette passion comme une preuve à l'appui de leur opinion. Si Pascal déploie tant d'ardeur dans la controverse, c'est qu'il veut se cacher à lui-même le néant qu'il entrevoit ; il essaye de se tromper en trompant les autres, et s'il n'y réussit pas, c'est le désespoir qui le fait parler. Mais cette passion, cette ardeur ne peuvent-elles s'expliquer par l'intérêt poignant que Pascal, épris de la religion, prenait à toutes ces discussions, par le désir de convaincre autrui, par l'indignation qu'il éprouve contre ceux qui négligent de pareilles recherches et se livrent aux divertissements du monde au lieu de chercher la vérité, de demander la grâce. Remarquons en outre que dans certains cas cette passion est bien un peu factice ; il ne faut plus parler aujourd'hui du style prime-sautier de Pascal, de cette idée originale qui du premier coup trouve sa forme définitive. Nous savons par les contemporains qu'il travaillait fort lentement, qu'il n'écrivait jamais qu'après de longues réflexions. Nous ne posséderions pas ce témoignage, que les variantes que nous avons relevées seraient là pour prouver qu'il travaillait soigneusement son style avant d'arriver à une rédaction qui le satisfît complètement. Nous ne contestons pas son admirable talent d'écrivain, mais il est difficile de trouver toute la passion qu'on prétend dans des fragments aussi soignés.

» Sans insister sur ce côté de notre argumentation, nous passerons à un autre ordre d'idées. Supposer Pascal sceptique, c'est supposer qu'il parlera des sceptiques en philosophe de leur école. Or, il eut un jour à parler du sceptique qu'il connaissait le mieux, de Montaigne ; ce fut en 1654, lors de son entretien avec M. de Sacy. Et qu'y voit-on ? Que Pascal, dans Montaigne, estimait précisément ce que nous appelons le doute méthodique ; douter de tout lui semblait le meilleur moyen d'arriver à la foi, étant donnée la difficulté (il dit l'impossibilité) de prouver d'une manière irréfutable que nous avons raison de croire. Bien entendu qu'en parlant ainsi nous n'entendons nullement assimiler les deux écrivains ; pour Montaigne, le doute est un plaisir ; pour Pascal c'est une obligation. Si bien que, pour ce dernier, Montaigne fut un instrument et non un maître ; il trouvait réunis chez lui tous les vieux arguments de l'école sceptique, que son éducation première l'aurait empêché de rassembler lui-même.

» Nous renverrons encore le lecteur à ce qu'il dit des pyrrhoniens. On sait que le pyrrhonien n'a pas, à proprement parler, d'opinion personnelle ; si telle ou telle religion obtient ses préférences, c'est que né et élevé dans cette croyance, il juge inutile d'en changer, la vérité absolue n'étant pas de ce monde. Mais Pascal, en exposant ces théories que nul n'a pu faire passer entièrement dans la pratique, n'y voit qu'un moyen de confondre la raison, en montrant jusqu'à quel point on peut nier sa puissance. Sans chercher dans ce doute stérile un repos impossible à trouver, il en fait sortir la foi la plus absolue et cherche à démontrer par le doute lui-même la nécessité d'une entière soumission. Ailleurs, énumérant les qualités que doit posséder le vrai chrétien, il lui demande d'être « pyrrhonien, géomètre et chrétien soumis, » phrase un peu obscure qu'explique et complète la suivante : « Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, se soumettre où il faut. » Qu'est-ce donc là sinon le doute méthodique indiqué si nettement qu'il faut y voir le système personnel de Pascal, le moyen qu'il estime le plus commode et le plus sûr pour arriver à la foi ?

» A ces preuves empruntées au texte même de Pascal, nous

pouvons en ajouter d'autres tirées de l'histoire de sa vie. Grâce aux mémoires du temps, grâce à l'ouvrage de M^{me} Périer, grâce enfin aux nombreuses indications pieusement recueillies par sa nièce Marguerite, l'existence de Pascal nous est assez bien connue. Or, dans aucun de ces documents, qui sont tous d'une sincérité indiscutable, on ne voit Pascal trahir son scepticisme par un mot, par une action même indifférente.

» A partir du moment où, sous l'influence de sa sœur Jacqueline et des jansénistes, il eut consommé sa seconde conversion, il observa dans toute leur austérité les maximes chrétiennes, renonça au monde, pratiqua largement l'aumône et se réduisit au strict nécessaire. Le célèbre écrit trouvé sur lui après sa mort montre dans quel sentiment se fit cette conversion : ce n'est pas la joie tranquille d'un sceptique adoptant une croyance par dégoût de l'incertitude et de l'erreur, c'est l'élan passionné d'un chrétien retrouvant son Dieu qu'il a fui, renoncé, crucifié.

» On pourrait nous répondre que nul de ceux qui regardent Pascal comme un sceptique ne nous conteste ces faits ; mais que s'il est devenu à ce point dogmatique et mystique, ce fut par crainte du doute, que ce fut la terreur qui amena sa conversion.

» L'objection ne manque pas de force ; pour la repousser il suffira pourtant de s'entendre sur le sens du mot *conversion*. Si Pascal était un philosophe de l'école positiviste moderne, ce mot pourrait être pris dans le sens qu'on lui prête ; ce serait le retour en arrière d'un esprit timide, effrayé des conséquences que la logique lui fait entrevoir. Mais qu'avant l'événement de 1654 Pascal ait été un sceptique obstiné, c'est ce que nous nierons absolument. En effet, qu'on analyse ses écrits les plus intimes antérieurs à cette date, l'écrit sur la conversion du pécheur, composé en 1647, sa lettre sur la mort d'Etienne Périer, d'octobre 1651, et l'on se convaincra, que loin d'être sceptique, il était alors profondément croyant et possédait en germe la plupart des idées qu'il devait plus tard exprimer dans les *Pensées*. D'ailleurs il ne faut pas se méprendre sur ce que ses biographes appellent la vie mondaine de Pascal ; pour

les solitaires de Port-Royal, avoir quelques amis, rire et causer librement avec eux, fréquenter les salons, c'était perdre son âme; condamnant à peu près tous les arts et ne voyant dans les sciences qu'un auxiliaire de la religion, ils ne pouvaient manquer d'être bien sévères pour ces divertissements parfaitement innocents. Aussi cette exaltation qui précéda et amena la conversion de 1654 doit-elle plutôt être attribuée à l'influence chaque jour croissante de Jacqueline et des jansénistes, peut-être aussi à l'action de la maladie, qui depuis si longtemps minait les forces de Pascal.

» Car il faut bien le reconnaître, Pascal est un génie maladif. Son livre des *Pensées* est écrit sous l'influence d'idées si sévères, il y marque une crainte si profonde de perdre, faute de la grâce, le fruit d'une vie entière d'austérité, qu'il en est jusqu'à un certain point dangereux. Les arguments contre les sciences, contre la raison humaine, n'ont rien de bien neuf et on y a répondu mille fois; mais il les présente d'une façon si saisissante, avec une telle ardeur de polémique, un tel désir de persuader, que plus d'un pourra douter de sa propre raison en lisant cet éloquent réquisitoire. Qu'on y prenne garde, ce serait là pour Pascal un argument de plus contre cette faible, cette folle raison qui se laisse si facilement subjugué par un esprit ardent et par une chaude conviction. »
